

# Réflexions partielles et partiales

sur la vision lacanienne de la sexualité

Alain Thévenet



## SOUVENIRS...



UTANT LE DIRE TOUT DE SUITE : JE N'AIME PAS LACAN. Ça remonte à loin : un séjour dans une institution initiée et dirigée par une lacanienne alors fort en vogue. C'est là que j'ai entendu pour la première fois cette affirmation adressée à un gamin, souvent répétée dans un cadre institutionnel par la suite : « Ce n'est pas possible ! » alors que, concrètement, cela eût été tout à fait possible, mais était simplement défendu. Je hais l'hypocrisie, et l'invocation de la *Loi*, qui n'est rien d'autre, en fait, qu'un argument d'autorité, et d'une autorité transcendante... Autre souvenir : une conférence de Lacan, arrivant sur la scène d'une manière théâtrale, jetant son manteau à terre, pour se livrer à un discours totalement incompréhensible que la plupart gobaient avec une admiration béate. Ce n'était pas du surréalisme, de la poésie, ou ce qu'on voudra ; ça ressemblait aux mathématiques, mais je n'aime pas non plus les mathématiques, lorsqu'elles se rapportent aux relations humaines. J'ai perçu cela comme une posture théâtrale, séductrice, et donc autoritaire.

On ne s'étonnera donc pas si ce que je vais dire ici de la conception lacanienne de la sexualité est partial. C'est sans doute aussi partiel.

Quant au niveau formel de l'énoncé de la pensée déjà, quelque chose me gêne, en deçà même du contenu. Sauf à apparaître comme un mage tout puissant, qui possède une vérité qui échappe à son patient, ce qui d'ailleurs est peut-être la conviction de Lacan, il me paraît important que le patient soit au fait, sinon de la doctrine, du moins des principes dont on s'inspire et sur lesquels on s'appuie pour tenter de l'aider. Je ne vois pas bien comment cela serait possible avec une pensée aussi abstraite et conceptuelle que celle de Lacan... À moins de s'adresser à de super intellos, ce qui n'est pas le cas général dans une pratique d'analyste ; sauf à lui garder son caractère élitiste.

Mais si d'aventure un lacanien lit ce qui suit, il y trouvera certainement des choses à redire. Et c'est tant mieux, car je pense qu'au-delà des théories auxquelles on se réfère, il y a chez chacun des possibilités humaines de rencontre.

#### VENONS-EN AU SEXE

Pourtant, l'assertion lacanienne contre laquelle je pensais d'emblée m'insurger, voilà que je la trouve cohérente... « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Hé bien, c'est vrai, dès lors qu'on se réfère à la signification mathématique du « rapport ».  $a+b=x$  (je ne rentrerai pas ici dans les nuances du grand A et du petit a, mais c'est peut-être du grand qu'il s'agit). Dans une relation sexuelle, en effet, il ne se crée pas une nouvelle entité qui effacerait les deux partenaires. Mais après l'orgasme, a est toujours a et b demeure b. Sauf que l'un et l'autre ne sont plus tout à fait les mêmes, ils ont un petit, ou grand, quelque chose de plus ou de différent.

Mais pour Lacan, c'est de bien autre chose qu'il s'agit : d'une certaine façon, une relation sexuelle est toujours un échec. D'abord parce qu'il ne peut la concevoir (comme d'ailleurs toutes les relations humaines) que comme une tentative de possession. Une possession impossible, puisqu'il s'agit ici de l'*Objet* par excellence, le phallus. Et, de ce côté, c'est mal barré : les mecs vivent dans l'angoisse constante de le perdre et les femmes le voudraient bien. En bref : « l'objet est d'une part inadéquat, d'autre part se dérobe,

même partiellement, à la saisie conceptuelle<sup>1</sup> ». Là, c'est vrai : il est probable qu'en baisant, on n'a pas tellement envie de conceptualiser... Reste à se demander si c'est vraiment un problème.

Tout ça, c'est la faute à Maman. Taraudée qu'elle est par l'absence de « phallus », elle fait de son enfant son phallus, son *Objet*. Le pire c'est que, sur ce coup, il y a parfois quelque chose qu'on peut retrouver dans un certain nombre de situations. Mais c'est une manière de voir les choses, ou de les expliquer, qui, en en faisant une loi universelle, laisse de côté tout ce qui peut relever de l'aliénation sociale, des frustrations de la mère, de son enfance, etc. Et puis, il y a aussi un père, qui avec son « phallus », est parfois quelque peu désarmé, réduit qu'il est à représenter et à signifier la *Loi*. Un peu difficile, par exemple s'il a été réduit au chômage, ce qui, aujourd'hui, est considéré comme une humiliation. Par ailleurs, même si Lacan précise qu'il ne s'agit pas forcément de personnages sexués, c'est quand même réduire des personnes à des rôles ou à des représentations symboliques qu'on peut juger un peu contraignantes.

Précisons quand même que le phallus, ce n'est pas le pénis. C'est un objet imaginaire, alors que le pénis se situe dans la réalité (si, si, on peut vérifier...), « c'en est à proprement parler, la forme, l'objet érigé<sup>2</sup> ». Du coup, le gamin, il faut qu'il se fasse une raison, ce n'est pas lui que sa mère aime : « ce n'est pas l'enfant qui est ainsi aimé, mais une certaine image<sup>3</sup> ». Quand c'est un garçon, et que tout se passe bien, ça s'arrange, puisque « pour le garçon [...], l'enfant, comme être réel, est pris par la mère comme symbole de son manque d'objet, de son appétit imaginaire pour le phallus. L'issue normale de cette situation, c'est que l'enfant reçoive symboliquement le phallus dont il a besoin<sup>4</sup> ». Donc, tout le monde est content en trouvant dans le réel, par le biais du symbolique, un objet imaginaire. Tout le monde dupe tout le monde, et ça marche bien comme ça. Pour la fille, c'est un peu plus compliqué, mais, de toute façon, ça fonctionne autour du manque du fameux phallus, objet imaginaire (la forme érigée, c'est joliment trouvé), recherché symboliquement dans le réel.

D'ailleurs, la fille, il faut qu'elle se fasse une raison, elle n'existe que si, en tant que sujet, elle accepte, inconsciemment bien sûr, d'être un objet, l'objet du mâle : « Ce n'est pas pour rien que la femme, je l'appelle aujourd'hui objet, car elle doit entrer à quelque moment dans cette dialectique en fonction d'objet. Seulement cette

**“Pour Lacan, une relation sexuelle est toujours un échec”**

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, tome IV, Paris, Le Seuil, 1994, p. 60.

2. *Ibid*, p. 70.

3. *Ibid*, p. 71.

4. *Ibid*, p. 82.



position est fort peu naturelle, puisque c'est une position au second degré, qui n'a d'intérêt à être ainsi qualifiée que parce que c'est un sujet qui la prend<sup>5</sup>». Mais, en fait, c'est pour tout le monde pareil, et cela est confirmé au Livre XI : « le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au champ de l'Autre<sup>6</sup> ». Chacun n'existe donc que pour autant que cet Autre en fasse son objet et l'utilise à ses propres fins.

#### ET LE DÉSIR ?

Il n'est donc, pour Lacan, pas question du désir autrement qu'en ce qu'il serait la tentative individuelle, vouée à l'échec, de chacun des partenaires de combler un manque. Pas question d'aspiration originelle, d'un désir d'expansion, de vie. Curieuse conception du plaisir et de sa réalisation dans l'orgasme ! Un jeu de dupes dans lequel chacun travaille pour soi et utilise l'autre comme objet.

5. *Ibid*, p. 95-96

6. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, tome XI, Paris, Le Seuil, 1994, p. 172

Pas de rencontre réelle possible. Et puisque le fondement de l'inconscient réside dans la sexualité, et sur ce point je ne peux qu'être d'accord, il est évident que cela ne peut que se reproduire dans toutes les formes que prennent les relations humaines, y compris donc dans le domaine politique, où chacun ne peut considérer l'autre que comme un objet. Évidemment, dans cette conception, l'anarchisme ne peut être, à son tour, que la recherche imaginaire d'un manque qui ne pourra jamais être comblé, puisqu'il est *inscrit* dans la condition humaine. On retrouve ici la critique banalement portée à l'anarchisme qui ne serait que la recherche perdue d'avance d'un paradis imaginaire qui n'a jamais existé.

Il s'agit donc d'une construction conceptuelle qui, à ce titre, peut avoir son charme, mais qui n'a que des rapports lointains avec la réalité vécue. Sauf à considérer que le concept et le langage qui l'exprime soient les seules réalités permettant d'approcher une vérité, sachant alors que celle-ci ne peut se trouver ailleurs.

#### SI J'ÉTAIS LACANIEN...

... il me semble, je serais triste. Enfin, peut-être pas triste, mais résigné. Mes relations sexuelles ne pourraient être autre chose que la répétition, nostalgique, d'une fusion et d'une harmonie d'ailleurs jamais connue. Le partenaire n'aurait d'existence pour moi que par l'utilité que je lui concède. Utile pour atteindre un plaisir répétitif qui ne rencontrerait jamais le sien. Il serait inimaginable que cette rencontre puisse apporter quelque chose de nouveau, puisque tout est inscrit dans une *structure* qui régit les relations humaines.

La résignation peut sans doute procurer quelque chose comme un apaisement. Pourquoi espérer ou simplement attendre puisque c'est ainsi depuis toujours et pour toujours ? Mais cet apaisement n'est pas ce que je recherche. Certes, il ne pourrait y avoir de désespoir, puisqu'il n'y aurait pas d'espoir. Il n'y aurait pas de joie non plus, puisque nous serions toujours dans la répétition ; du plaisir, tout au plus, puisque c'est ce que la répétition, justement, peut produire parfois. Un plaisir blasé : ce n'était que cela, et je le savais. Peut-on désigner comme orgasme, ce qui n'est en fin de compte que désir autiste de domination et de possession de l'autre ? Un autre qui n'est qu'un dérisoire reflet imaginaire du grand *Autre*, l'*Objet* que je saurais ne jamais devoir retrouver et dont,

d'ailleurs, je ne connaîtrais, et n'aurais jamais connu, l'existence. L'autre, quant à lui, poursuivrait de son côté la même recherche vaine. Chacun-pour-soi et Lacan pour tous... Pas de rencontre donc dans un plaisir partagé, mais deux jouissances parallèles : au revoir et merci ! En somme quelque chose de très proche d'une relation virtuelle, style par Internet...

Comment pourrais-je, dans tous les types de relation, d'ailleurs, avoir des relations autres que celles qui chercheraient exclusivement à combler un manque originel que rien ne peut combler, puisque c'est ainsi, et ne peut être autrement ? Il me faudrait considérer comme consolation, et ersatz de plaisir, la satisfaction de toucher ainsi à ce qui pourrait être vérité. Une vérité purement conceptuelle, qui, par définition, est ailleurs que là où on la

cherche. Ça me paraît bien chrétien, et d'ailleurs Lacan lui-même fait le rapprochement...

Dans cette conception, le désir n'est pas ce qui surgit, souvent d'une façon inattendue, voire inexplicable, comme un courant bienfaisant de ce que Reich appelle l'orgone. Ce n'est que le « lieu de jonction du champ de la demande,

où se présentent les syncopes de l'inconscient, avec la réalité sexuelle. Tout cela dépend d'une ligne, que nous appellerons de désir, liée à la demande, et par laquelle se présente dans l'expérience l'incidence sexuelle »<sup>7</sup>. Comment ne pas voir là une construction intellectuelle qui n'a rien de commun avec ce que chacun d'entre nous a pu vivre dans un orgasme, peut-être rare, peut-être furtif, mais dont le souvenir ne fait pas naître le manque, mais le plaisir ou le bien-être, et la certitude que le bonheur est possible<sup>8</sup> ?

C'est que, on le sait, pour Lacan « l'inconscient est structuré comme un langage ». Rien n'existe véritablement (en vérité) pour les humains s'il n'est pas parole. Pour atteindre « la jouissance constitutive de l'être parlant », il faut renoncer à la jouissance orgasmique.

Dans tous les cas, il n'existe pas de jouissance éprouvée qui soit réelle. Pas de véritable jouissance, donc, qu'elle soit d'une nature proprement sexuelle ou se rattache à celle qu'on peut éprouver dans la nature par exemple, allongé dans l'herbe, au pied d'un

arbre, ou lors d'une manifestation syndicale ou politique, avec les autres, lorsque rayonne une chaleur communicative (ce n'est pas toujours le cas).

Parce qu'il y a la mort... Ça, on le savait. Mais Freud, un peu conservateur et blasé après la guerre et des ennuis personnels, en a fait une pulsion originelle, et c'est une des raisons qui a provoqué la rupture avec Reich. Lacan insiste : « la présence du sexe chez le vivant est liée à la mort<sup>9</sup> ». Pour aller vite, je dirai qu'il me semble qu'il y a évidemment relation entre la sexualité et la mort, mais qu'il n'est pas nécessaire pour autant de faire de celle-ci une « pulsion ». C'est une réalité, et contre cette réalité, la sexualité est une affirmation, et peut-être la plus importante, de la pérennité de la vie. Et le dernier instant de notre vie, celui qui précède notre mort, est un défi à celle-ci, et la victoire de la vie.

Si, cependant, on accepte la conception lacanienne qui veut donc que dans la recherche de la jouissance, il y a la recherche désespérée d'une fusion, cette fusion implique la disparition du sujet en tant que tel, et ne peut donc qu'être en relation avec une pulsion de mort.

Dans une perspective structuraliste, les choses sont ainsi, faites de bruit et de fureur depuis la plus petite enfance. Quelquefois, il y a du désordre, alors la seule tâche possible est de remettre de l'ordre. Quelques aménagements sont parfois possibles. Par exemple, dans le domaine de la sexualité, Lacan concède que les rôles ne coïncident pas forcément avec le genre biologique. Mais rien d'autre n'est imaginable qu'une partition dans laquelle chacun joue sa partie, la joue pour lui, et sans espoir que quelque chose de nouveau puisse jamais advenir.

Donner de la réalité une explication qui paraît conforme à la manière dont elle nous apparaît d'abord est peut-être une satisfaction, en tout cas intellectuelle, mais qu'en est-il de la vie et son flux qui nous baignent ?

Je me trompe peut-être. Je ne possède pas la vérité. Peut-être que tout est, comme le décrit Lacan, gris et résigné. Mais je préfère me tromper ainsi dans la certitude que cette éventuelle erreur me permet de mieux jouir de ce que je reçois et de ce que je peux, parfois, donner.

Alain Thévenet 9. Ibid, p. 162.

**“Comment ne pas voir chez Lacan une construction intellectuelle qui n'a rien de commun avec ce que chacun d'entre nous a pu vivre dans un orgasme, dont le souvenir ne fait pas naître le manque, mais le plaisir et la certitude que le bonheur est possible ?”**

**“Le dernier instant de notre vie, celui qui précède notre mort, est un défi à celle-ci, et la victoire de la vie”**

7. Ibid, p. 143.

8. Après tout, l'anarchie, c'est comme l'orgasme. Le simple fait que ça ait existé, aussi limité dans le temps que ce fut, prouve qu'elle existe.